

Situations linguistiques en milieu urbain au Sénégal. Réflexions d'une chercheuse blanche non native à propos de sa démarche.

Caroline JUILLARD

Laboratoire de sociolinguistique, Département de linguistique, Université René Descartes – Paris V

Le travail de terrain auquel il sera fait référence ici est constitué d'étapes chronologiquement distinctes, chacune d'entre elles rassemblant des chercheurs aux identités et parcours scientifiques divers, et manifestant des positions théoriques un peu différentes relativement aux hypothèses préalables, à la démarche d'enquête, aux données et à l'analyse de ces données.

Passant du point de vue de la sociologie du langage à celui de l'interactionnisme symbolique, ces approches ont tenté d'analyser la diversité des situations de communication et la finesse des réalités linguistiques en les interprétant dans le cadre des rapports de type macrosociolinguistique mis à jour entre langues et sociétés.

La première approche des caractéristiques sociolinguistiques de la ville de Ziguinchor (en Casamance, région sud du Sénégal) par l'équipe du Laboratoire de sociolinguistique de l'Université René Descartes eut lieu en mai 1985. Deux enquêtes, l'une auprès de la population scolarisée sur le lieu de leur scolarisation, l'autre auprès de vendeurs et de clients sur les places commerciales de la ville, fournirent essentiellement des données statistiques.

Mon travail de recherche personnel, constitué d'enquêtes et d'observations participantes, fut réalisé avec des « aides » locaux, lors de différents séjours à durée variable de 1987 à 1991.

Le travail d'enquête collectif réalisé en 1992 par Juillard, Moreau (Université de Mons-Hainaut), Thiam et Ndao (CLAD, Dakar) s'est intéressé aux effets de la variation de la langue wolof, parlée à Dakar et à Ziguinchor, telle qu'elle est perçue et catégorisée par de jeunes locuteurs sénégalais.

La ville de Ziguinchor avait été choisie par Louis-Jean Calvet, directeur du Laboratoire de sociolinguistique, en 1985, afin de tenter d'y mesurer quantitativement l'expansion du wolof, langue véhiculaire citadine, dans un environnement pluriethnique et plurilingue, et pour opérer ensuite des comparaisons avec cette même expansion dans la capitale, Dakar, où l'usage du wolof domine depuis plus longtemps. A Dakar, d'autres recherches de sociolinguistique urbaine ont été menées depuis cette date par des chercheurs du CLAD¹. Je n'en parlerai pas ici, puisque je n'y ai que rarement participé.

Les « intentions initiales » des trois étapes mentionnées ci-dessus sont les suivantes :

- Par la tâche de nomination, en français, des langues et des groupes ethniques, les témoins choisis révèlent les composantes de leur répertoire linguistique et l'usage qui en est fait dans différentes situations de communication. On peut alors mesurer, à l'aide de ces déclarations récoltées par questionnaires écrits (élèves des écoles et clients des marchés) ou par questionnaires oraux (vendeurs sur les marchés), le taux d'usage du wolof, relativement à celui des autres langues pratiquées, le français étant l'une d'entre elles. Ce n'est pas l'usage, en tant que tel, qui fait l'objet de la recherche; ce sont les diverses langues, d'emblée constituées par le chercheur comme objets de choix au sein du plurilinguisme, qui font l'objet du discours d'investigation et des déclarations des témoins.
- Le plurilinguisme manifesté au travers des premières déclarations et observé *in situ* par les chercheurs en 1985

¹ Le CLAD est le Centre de linguistique appliquée de l'université Cheikh Anta Diop de Dakar.

devient l'objet premier de la recherche ultérieure. La question que je me suis posée est la suivante : quelle est l'importance, constatée et symbolique, de la variabilité linguistique dans la configuration sociolinguistique urbaine ? Lors de cette étape, j'ai approfondi les connaissances acquises antérieurement ; j'ai déconstruit et reconstruit autrement le rapport entre langues et groupes ; j'ai continué à travailler sur les déclarations, en complétant cette approche par l'analyse des représentations et des stéréotypes et surtout par l'observation, participante ou non. J'ai introduit la dimension historique et géographique de la variation linguistique dans la ville et dans la région casamançaise. Ainsi, ce qui dans l'enquête de 1985 était mentionné à l'instar du discours officiel (hérité du discours colonial) sur les langues par le seul nom « diola », s'est ultérieurement diversifié selon les désignations données dans les villages ou les zones historico-géographiques de référence : diola de Diembering, de Brin (villages), diola du Kasa (sud du fleuve) ou du Fogy (nord du fleuve Casamance, envahi et colonisé au XIX^e siècle par les Manding). Les groupes ont été considérés plus sous l'angle de leur plurilinguisme que dans le seul rapport avec la langue emblématique du groupe : les minorités, davantage plurilingues, se distinguant des groupes majoritaires dont la langue emblème est partagée et utilisée par d'autres. La variabilité et l'extension fonctionnelle des codes en présence devenait ainsi l'indicateur, le révélateur, des contacts, alliances ou tensions, inter-groupes dans et hors de la ville.

- La dernière étape de la recherche manifeste un retour en zoom sur le wolof citadin, au travers d'une enquête portant sur l'identification des marqueurs ethniques et/ou régionaux dans le parler de jeunes wolofophones de Ziguinchor et de Dakar. L'analyse porte sur la variation dans le champ de la seule langue wolof. Il s'agit de la perception de la variation et de la projection des catégories sociales (régionales et ethniques) des auditeurs sur cette perception variable. Pour la première fois, l'équipe est composée de deux chercheuses européennes et

de deux chercheurs sénégalais, provenant du Nord du pays. Pour la première fois, également, on fit usage d'une méthodologie très pointue et d'un échantillon construit et raisonné. L'enquête a été réalisée en français et en wolof, à partir d'un dispositif expérimental visant à obtenir des représentations comparables. Les résultats ont été quantifiés. L'interprétation, *in fine*, s'est appuyée sur les apports des enquêtes précédemment réalisées.

Je m'attarderai surtout sur la deuxième étape. Ma descente progressive sur le terrain a fonctionné, à partir de 1987, par allers et retours, d'un voyage à un autre. Les données recueillies sur place étaient analysées en France, la plupart du temps; cela me donnait du recul, mais m'empêchait de recourir immédiatement à des témoins locaux pour l'interprétation; je me préparais donc en France à d'autres formes de recherche, lorsqu'un doute, une incompréhension apparaissaient. Telle problématique engendrait telle méthodologie; les résultats de telle investigation suscitaient *a posteriori* une reproblématisation, les méthodologies suivantes s'en faisant l'écho. Au-delà de la distinction entre groupes ethniques et de leur plus ou moins grand degré d'imbrication et de mixage, différents axes de l'organisation sociale citadine et du brassage urbain se sont peu à peu révélés pertinents : l'impact d'une territorialisation des activités sociales quotidiennes, par exemple, ou celui de la distinction entre des microcosmes et le macrocosme citadin, entre le centre ville et la périphérie. Lorsque je pris conscience de ces dimensions, j'ai eu la chance de rencontrer sur place un géographe sénégalais, natif de la ville, grâce auquel j'ai pu revoir certaines de mes interprétations et méthodes d'enquêtes. De toutes façons, l'immersion dans les quartiers périphériques fut progressive et prit du temps, celui de construire des relations de confiance avec des habitants de ces quartiers. Cela se fit au travers de visites répétées, dont la plupart n'avaient pas de tâches d'enquête pour objet.

Dans cette étape de la recherche, le rôle des témoins locaux, devenus des « guides », fut capital, compte tenu de la méconnaissance du terrain et des langues locales par le chercheur, une femme blanche. Je leur proposais un mode

d'accès au terrain ou aux données. Grâce à la méthodologie proposée et acceptée, nous entrions ensemble sur le terrain. Peu à peu, mes « guides » m'initiaient à la réalité sociolinguistique de ce terrain, tantôt introducteurs et interprètes auprès d'informateurs qu'ils choisissaient ou que nous choisissons ensemble, tantôt observateurs-participants et commentateurs avec un rôle plus actif, ouvrant ainsi de nouvelles portes, de nouveaux axes de recherche. Ils m'aidèrent également à catégoriser les productions linguistiques observées *in situ*, ainsi que les usagers et les situations.

Quelles étapes méthodologiques puis-je décrire ?

Peu de choses nous étaient connues, en 1985, lors de notre premier séjour. On savait que l'expansion du wolof, langue véhiculaire venue du Nord du Sénégal et dominante dans les relations commerciales, utilisée également dans les relations inter-ethniques, touchait la jeunesse urbaine comme un peu partout dans le pays. Pourtant, le multilinguisme citadin et régional pouvait être un frein à cette évolution. On n'avait que peu d'idées sur la variabilité du répertoire et sur son fonctionnement; aucune observation n'avait été entreprise jusque-là. La démarche de terrain initiale a, d'emblée, constitué en domaines distincts l'école, comme lieu de regroupement de la jeunesse urbaine, et le marché. L'hypothèse initiale considérait, à juste titre, qu'il y avait là deux domaines privilégiés de l'usage du wolof, du fait du brassage de locuteurs très divers par leurs appartenances ethniques et leurs langues d'origine. Le travail ultérieur a consisté à retrouver, au sein d'autres ensembles de relations interdépendantes (famille, concession, quartier, groupes d'amis ou de pairs), les traces variables du processus sociolinguistique en cours.

Le quadrillage de la ville s'est fait, dans un premier temps, par l'enquête en milieu scolaire, rassemblant les enfants de quartiers distingués selon les caractéristiques ethniques du peuplement, puisqu'il n'existait pas de données démographiques et sociologiques suffisamment récentes. Des introducteurs privilégiés au terrain ont été ainsi sollicités : collecteurs de taxes sur les marchés, inspecteurs d'académie,

directeurs d'école et instituteurs en milieu scolaire, délégués de quartier, jeunes des quartiers; ils nous balisaient le terrain dont le contour et les caractéristiques propres étaient ensuite délimités par une approche méthodologique particulière.

La dimension individuelle du répertoire a été abordée sous plusieurs angles, qu'il s'agisse du comportement déclaré lors d'une enquête semi-directive sur le réseau de relations inter-personnelles et les usages linguistiques associés, d'une chronologie quotidienne des usages, d'un entretien portant sur les circonstances et lieux de l'acquisition du répertoire et sur l'autoévaluation des compétences et des usages, ou de relevés d'interactions *in situ*.

Exemple de fiche récapitulative d'une chronologie quotidienne des usages linguistiques :

« Moi, M. F., Serer, pêcheur, âgé de 29 ans, habitant le quartier Lindian »

Hier	J'ai rencontré :	Où :	On a parlé en :	On a parlé de :
lever- 8h	ma femme	dans la cuisine	serer	le petit déjeuner et la soirée de pêche
8h-9h	mes 2 petits enfants	dans ma chambre	serer, français	leurs rapports avec le maître d'école
9h-12h	l'éducateur de mes enfants	à l'école du quartier	français, wolof	la responsabilité du maître et des parents
12-15 h				
15h-18h	ma tante	chez elle (dans un autre quartier)	serer, wolof	l'état de santé de son enfant et la venue d'un marabout célèbre
18h-nuit	ma petite soeur et son amant	dans ma chambre	serer, français	l'accord de leur mariage et la responsabilité d'un futur chef de famille

Ce relevé a été établi lors d'un entretien en langues locales, entre un jeune enquêteur natif et l'une de ses connaissances.

Un mode d'approche un peu distancé des pratiques, évitant cependant l'écueil du questionnaire fermé, fut le suivant. Le linguiste propose au témoin d'établir quelles langues il parle avec les différentes personnes de son entourage et en quelles langues celles-ci lui parlent. Le témoin s'observe lui-même, au travers de la répétition des habitudes relationnelles qu'il relate successivement, passant du cercle familial à celui des copains de classe ou du quartier, etc. :

Exemple : Moi, Benjamin D., 20 ans, Balant, habitant tel quartier, élève de première au lycée :

	<i>Langues parlées à :</i>	<i>Langues que lui parlent :</i>
grands-parents paternels, père et mère	balant, manding	balant, manding
frères et soeurs	balant, manding et wolof	balant, manding et wolof
grand-père maternel	-	balant, manding, diola, créole
patron du père	-	manding, wolof, français
ETC.		

La comparaison d'un grand nombre de profils de ce type fait ainsi apparaître la récurrence de l'insertion du wolof dans les relations avec la fratrie, aux côtés des langues familiales, ici le balant et le manding, souvent associées chez les Balant, aux côtés également de langues d'insertion citadine parlées par les aînés seulement, ici le diola et le créole parlés par le grand-père à son petit-fils.

Sur les marchés, il a été procédé tout d'abord à une sorte de recensement : qui vend, quoi, où, et comment ? Du monolinguisme dominant en wolof, à l'adaptation au multilinguisme de la clientèle, à l'interprétariat de contiguïté et à la pratique gestuelle, toutes les stratégies communicationnelles sont ainsi recensées. Ensuite, sur le grand marché central de la ville, on a pris les alignées de cantines, les unes après les autres, les rangées de vendeurs assis derrière leurs tables ou par terre, et on a recensé pour chaque vendeur et

vendeuse les langues de leur répertoire, leur origine ethnique et régionale, la date de leur arrivée en ville, leurs appréciations sur la diversité sociolinguistique urbaine et le fonctionnement communicationnel sur le marché. Ces entretiens rapides se sont effectués avec l'aide des collecteurs de taxes, lors de leurs tournées quotidiennes sur le marché. Des observations rapides et anonymes ont pu également être effectuées, sur place, lors de transactions consécutives ou simultanées à l'entretien. Le vendeur ou le collecteur pouvaient alors préciser l'interprétation de ce qui venait de se dire.

Un autre balisage s'est effectué sur le même marché et sur d'autres, plus périphériques, en relevant les langues utilisées à chaque tour de parole par les clients et les vendeurs dans des interactions précises, au moyen d'une fiche de relevé. Les relevés ont été faits au hasard de la promenade des enquêteurs, de jeunes lycéens plurilingues, sans prise de contact préalable, ni contrôle statistique de la population ainsi enquêtée. Ils ont eux-mêmes procédé à la reconnaissance auditive des langues ainsi qu'à l'identification des interlocuteurs. La fiche a été établie à partir d'enquêtes antérieures, en d'autres lieux marchands, et à partir des observations préliminaires :

	1	2	3	4	5	6
SAL	touclr	serer				
TC						
MCH			wolof	wolof		
Prix				wolof	wolof	
COU					touclr	serer
PLAI						
	Vdr	Cl t	Vdr	Cl t	Vdr	Cl t

Un jeune client serer achète de l'oseille à un vendeur toucouleur, sur un marché périphérique de Ziguinchor. Les différents temps de l'interaction sont ainsi pré-établis : SALutations, Transaction Commerciale, MarCHandage, Prix, COUsinage, et PLAIsanteries.

La donnée linguistique retenue est donc la langue utilisée de façon unique ou prépondérante à chaque temps ou tour de parole, quelle qu'en soit la relative compétence de certains interactants, quel qu'en soit l'usage, mixé ou non d'éléments provenant d'autres langues.

Des notations directes d'échanges commerciaux ont ensuite été effectuées sur un marché périphérique. Beaucoup plus difficiles à réaliser, elles supposent une attention soutenue et une capacité de mémorisation de l'échange. Les mélanges de langues, les emprunts, les « fautes », les switches, tous les éléments de la variation discursive, ont ainsi pu être mis en évidence. Il n'était pas possible d'enregistrer ces échanges qui se produisaient dans un environnement trop bruyant. Deux enquêteurs se postaient à proximité d'un vendeur, apparemment intéressés par les produits exposés. L'un notait les phrases émises par le client, l'autre celles du vendeur. Les modes de transcription adoptés étaient, dans un premier temps, très approximatifs; les enquêteurs avaient d'abord tendance à transcrire au moyen d'une adaptation du système graphique du français; ils se sont ensuite adaptés aux propositions faites par le linguiste pour transcrire certains sons. Ce mode de recueil est tout à fait fructueux, mais il est fort long, car il y a beaucoup de ratés au début; et les enquêteurs, vite fatigués par cette écoute difficile, ne peuvent réussir à noter plus de quelques interactions par matinée. Celles-ci ne dépassant guère plus de quinze tours de parole. L'interprétation de la signification des alternances linguistiques au sein de ces interactions résulta d'une confrontation de points de vue : ceux des enquêteurs eux-mêmes, ceux de natifs de la ville, client(e)s du marché, ceux de linguistes sénégalais.

Chaque approche de la communication sur les marchés urbains fut donc corrigée ou complétée par les suivantes, les observations plus directes et anonymes confortant les déclarations des vendeurs et des clients, obtenues lors des entretiens.

L'immersion dans les quartiers et dans certaines familles fut beaucoup plus progressive; les observations s'approfondirent au fur et à mesure que des liens de confiance et d'amitié s'établirent et se renouvelèrent dans la durée. J'ai

ainsi procédé à un repérage très progressif des microcosmes localisés dans les quartiers; ces microcosmes sont caractérisés par leur relative stabilité. J'ai pu également repérer les personnes plus mobiles, faisant pénétrer au sein de ces microcosmes, familiaux ou ethniques, les innovations linguistiques et les pratiques venues d'ailleurs, du centre ville ou de Dakar, la capitale. Ces repérages ont été rendus possibles par une fréquentation assidue des cercles et des lieux concernés, qu'il s'agisse de groupes de jeunes gens ayant l'habitude de se réunir en fin de journée pour prendre le thé, de commères préparant la cuisine pour la clientèle de leur « clando », d'enfants réunis pour leur parties de foot quotidiennes, d'une maison où se rassemble habituellement toute la jeunesse du quartier, etc. Les pôles d'attraction et de rassemblement devenaient peu à peu perceptibles. Par observations directes et notations sur le vif, par entretiens, par enregistrements enfin, la réalité sociolinguistique des relations familiales et de voisinage devenait perceptible. Les enregistrements d'interactions, réalisés à l'insu des participants, furent décidés après une longue période d'immersion et de fréquentation du quartier. Alors seulement, la variabilité et la créativité du mélange linguistique propre à de telles situations furent exemplifiées directement, et non plus au travers de représentations déclarées ou d'autres approches indirectes.

Sur un terrain peu connu et sur des langues inconnues, il est certes bien difficile de procéder d'emblée à des observations directes. L'observation est donc tributaire de la démarche : les techniques sont bien relatives au degré d'insertion et de participation active du chercheur dans les réseaux de communication; l'observation procède par paliers, mettant parfois l'observé en position d'observateur, de décodeur de sa propre réalité; les observations plus directes venant conforter, *in fine*, les premières observations.

En définitive, il n'y a pas un type unique d'observation des pratiques, mais des degrés d'observation, filtrés par le jeu des techniques d'approche; chacune d'entre elles étant justifiée par un ensemble de contraintes, situationnelles, personnelles, ou théoriques. Les « observables » se dévoilent peu à peu comme tels. Chaque avancée du chercheur sur le

terrain sollicitant des réactions ou des anticipations des personnes présentes face à ses attentes ou ses interrogations. Il fallait que je respecte le temps que prenne une forme de convivialité admise ou tolérée face à l'étrangère que je suis et que ma curiosité, restant dans les limites tolérables pour chaque famille, chaque groupe, soit progressivement satisfaite. De plus, la « réalité » des pratiques est variable, puisqu'elles peuvent être observées au premier degré, c'est-à-dire directement, ou au second degré, au travers de l'intervention de personnes intermédiaires, ou encore plus indirectement, par le biais de l'observé lui-même. Il n'y a donc pas d'observations neutres; elles sont toujours, jusqu'à un certain point, concertées, tant pour garantir le chercheur du danger d'ethnocentrisme que pour le prémunir des biais inhérents au paradoxe de l'observateur.

La recherche diversifiée et de plus en plus qualitative, que j'ai entreprise dès 1987, s'est arrêtée lorsque j'ai eu nettement l'impression d'avoir fait « le tour de la question », compte tenu de la diversité des lieux de l'espace citadin et des types de regroupements en ces lieux, compte tenu surtout de mes limites propres (linguistiques entre autres) et du fait que j'ai travaillé seule, c'est-à-dire sans la présence d'autres sociolinguistes ayant reçu une formation universitaire à ce type de recherche. En fait, je voulais être seule, je pense : me fiant à rechercher la qualité des relations interpersonnelles dans lesquelles j'étais impliquée, les moins officielles possibles, je voulais surtout ne pas trahir la réalité des citadins, dans la situation particulière du rapport Nord/Sud auquel j'étais très sensible. Je ne voulais pas être influencée par des points de vue de « nordistes » ou de chercheurs blancs connaissant mal le terrain. J'ai arrêté lorsque j'ai « buté » sur mon incapacité à pouvoir analyser la complexité du matériau linguistique en interactions. Ainsi, il m'a été impossible de travailler, comme je l'aurais voulu, sur le mélange constant de plusieurs langues, telles que créole portugais, wolof, diola ou manding et français, dans le discours de jeunes adolescents de quartiers périphériques à brassage ethnique intégrant la dimension identitaires propre aux créolophones originaires de Guinée-Bissau. Lorsque j'ai eu l'impression d'avoir fait le tour

d'un grand nombre d'interprétations possibles de la variabilité sociolinguistique, grâce aux échanges que j'ai pu avoir, sur les résultats de mon travail, avec un professeur d'histoire-géo, Manding natif de la ville, et proviseur du lycée Djignabo, je me suis arrêtée.

En définitive, l'expérience personnelle de la recherche a porté sur les questions de définition/délimitation d'un terrain constamment réactualisées aux différentes étapes, et sur les questions de la relation entre soi-même et le terrain, d'une part, soi-même et les autres chercheurs, blancs ou noirs, formés déjà ou formés par moi, d'autre part. La question d'éthique s'est progressivement déplacée : l'assurance dans la méthode était plus forte que la confiance envers les gens, dans un premier temps où on ne percevait pas grand chose et où tout était encore très étranger au regard et à l'oreille. Progressivement, la confiance s'est placée dans la diversité des points de vue et des jugements des locaux sur la situation sociolinguistique urbaine et les ouvertures de recherche qu'ils me proposaient; ma recherche a été ainsi plusieurs fois réorientée par les propositions de mes guides, initiateurs à tel ou tel quartier, tel ou tel groupe. Cette attitude nouvelle, bien sûr, s'est accompagnée d'une certaine vigilance, compte tenu de la situation politique locale (zone en rébellion contre le pouvoir central et la supposée domination des nordistes). Dans ce contexte, il m'est progressivement apparu que ma position de chercheur « extérieur » (mais pas trop) au problème local et de femme me donnait des avantages certains. Cependant ma propre identité n'a pas été sans jouer un rôle dans doute déterminant dans la prise en compte des dits « particularismes casamançais »; j'appartiens moi-même à une minorité en France, les Protestants, et suis de ce fait particulièrement sensible aux rapports entre minorités et majorité(s); la relation Nord/Sud ne m'est pas non plus étrangère, dans mon propre pays, puisque ma mère est originaire du sud de la France et mon père de l'Est, et que j'ai vécu depuis l'enfance dans cette dualité culturelle. C'est sans doute pour toutes ces raisons que j'ai souhaité peu à peu privilégier le qualitatif sur le quantitatif qui ne laisse pas beaucoup apparaître les fonctionnements propres aux minorités. Et également, travailler davantage sur la base

d'entretiens (biographiques entre autres) et d'observations directes. Or les minorités sont nombreuses à Ziguinchor, poches ethniques résiduelles, familles originaires de tel ou tel village, et fonctionnent encore comme telles, sans se fondre dans l'univers symbolique que véhicule l'usage de la langue wolof, la sénégalitude et/ou la citoyenneté.

© Caroline Juillard 1998

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

- JUILLARD C. (1995) : *Sociolinguistique urbaine. La vie des langues à Ziguinchor (Sénégal)*, Paris, CNRS éditions.
Langage et société n° 68, juin 1994, « Le plurilinguisme au Sénégal ».